



HAL
open science

Supplices d'insectes en Amazonie indigène

Nicolas Césard

► **To cite this version:**

| Nicolas Césard. Supplices d'insectes en Amazonie indigène. 2005, pp.3-6. hal-04020644

HAL Id: hal-04020644

<https://hal.science/hal-04020644>

Submitted on 15 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



Par Nicolas Césard

Une des premières images d'une application de fourmis ponérines chez les Wayana¹⁴. Expédition De Goeje, 1907 - @KIT Tropenmuseum, Amsterdam.

Supplices d'insectes en Amazonie indigène

Les romans d'aventures ont souvent repris à leur compte les premières ethnographies et les récits d'explorations pour en accentuer, auprès d'un large public, certains passages évocateurs d'exotisme. Cérémonies d'initiations très tôt documentées, les épreuves d'insectes de la région des Guyanes ont rapidement été associées dans l'imaginaire occidental au "folklore" amazonien. La faute sans doute aux explorateurs européens de la fin du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècles qui insistent avec force détails, faute peut être de bien les comprendre, sur ces pratiques, souvent collectives et spectaculaires, qui mettent en scène des individus d'âge et de sexe différents, recevant volontairement les piqûres de fourmis ou de guêpes.

■ LES ÉPREUVES DE FOURMIS ET DE GUÊPES DANS LES GUYANES

Les premiers chroniqueurs semblent avoir été fortement impressionnés par ce qu'ils ont d'abord interprété, dans plusieurs sociétés amazoniennes, comme des manifestations de bravoure et d'endurance à la douleur. Jules Crévaux note, en 1883, que les Roucouyennes¹ de la Guyane pratiquaient, lors de sa visite, des cérémonies éprouvantes ("le supplice du

maraké") où de jeunes garçons subissaient l'attaque de fourmis et de guêpes, avant d'être ligotés dans leurs hamacs. La plupart des auteurs ont cherché à donner sens à ces cérémonies au regard des conceptions indigènes, comme Henri Coudreau qui offre à ses lecteurs quelques pages sur la "philosophie" de ce supplice dont, nous dit-il, le lecteur européen ne peut avoir idée (Coudreau, 1893 : 538).

Observateur plus tardif, Walter Edmund Roth entrevoit dans ces cérémonies une valeur intrinsèque qu'il peine cependant à définir car, non seulement les jeunes hommes passent l'épreuve dans le cadre de leur initiation, mais aussi les adultes en âge de procréer se font piquer par les insectes pour, relève l'auteur, éviter de donner naissance à des enfants maigres et malades. Roth met en avant l'aspect physiologique des épreuves : les initiés doivent s'abstenir de crier pour ne pas rester célibataires, les femmes aussi doivent rester fortes et volontaires. Ces épreuves, nous dit-il, stimulent le système nerveux et aiguïssent les sens, notamment des hommes à la chasse. Roth souligne en parallèle l'animisme des croyances et des pratiques des Guyanes, en particulier l'idée que les animaux comme les êtres humains sont capables de parler et



Collecte des fourmis et préparation des cadres (Wayana), 1938
@KIT Tropenmuseum, Amsterdam.

d'agir par leur esprit, reliquat des temps mythologiques où les hommes et les animaux vivaient ensemble et dans l'unité.

Claudius Henricus de Goeje (1943) verra lui aussi dans les épreuves des Aparai² du Surinam, qui consistent à appliquer sur différentes parties du corps des jeunes hommes un treillis (*kunana*) recouvert de plus de 300 guêpes vivantes, l'expression des concepts essentialistes des Amérindiens, c'est-à-dire des instincts qui, écrit-il, assimilent l'essence des choses aux esprits. L'usage de cadres (*kunana*) en forme d'animaux est associé aux qualités imparties à l'animal : des fourmis Néoponérines, insérées de part et d'autre d'une petite pièce de vannerie de la forme d'un crapaud et figurant l'agilité, sont passées sur les poignets, la poitrine et le dos des jeunes filles pubères qui, à leur tour, deviennent appliquées et diligentes dans leurs activités. De Goeje note que le cadre est aussi appliqué sur la bouche des enfants insolents. L'auteur en conclut que les fourmis et les guêpes fixées par la taille à une pièce de vannerie permettent d'incorporer l'esprit de l'animal représenté de la même façon que les hommes et les femmes au cours des cérémonies font péné-

trer en eux l'instinct des insectes. Si l'animisme des relations entre les hommes et les animaux est évoqué, le lien reste cependant à faire entre des approches qui, d'un côté notent que les différentes manipulations d'insectes concourent à stimuler les capacités physiques des initiés et, de l'autre, s'interrogent sur l'essence des qualités ainsi incorporées.

■ L'ANIMISME ET LE TROC DES APPARENCES

L'usage d'insectes, comme des guêpes et des fourmis dans des cérémonies organisées, mais aussi

dans des utilisations plus ordinaires, peut être mis en relation avec la théorie de l'animisme revisitée par Philippe Descola, qui est la généralisation du constat maintes fois renouvelé que les Amazoniens tendent à conférer des propriétés sociales et le statut de personne à l'ensemble des êtres animés, aux plus petits comme aux plus solitaires. Il faut en effet, pour comprendre les concepts amazoniens, dépasser la dichotomie entre la nature et la culture de l'Occident moderne, entre les choses de l'âme et celles du corps, et voir dans les systèmes animiques un mode d'identification dans lesquels les humains imputent aux non-humains, animaux, plantes ou esprits, une même essence tout en leur reconnaissant une apparence, une forme différentes.

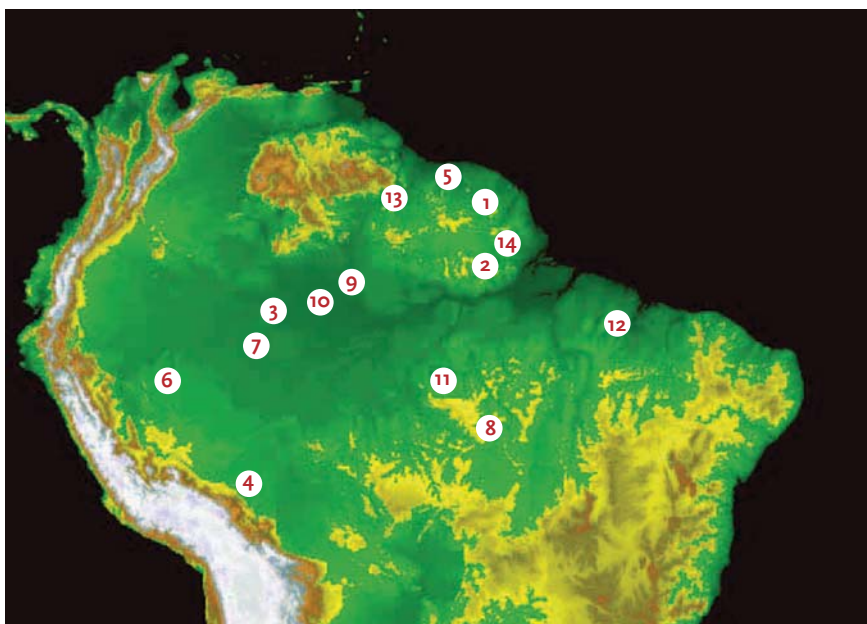
Le point culminant de ces relations entre humains et non-humains est le changement d'apparence. L'homme, la plante ou l'animal en se métamorphosant modifie sa position d'observation que sa physicalité originelle impose et s'attache à coïncider avec la perspective sous laquelle il pense que l'autre s'envisage lui-même : lorsque les hommes Barasana³ du Nord-Ouest amazonien (Colombie), par exemple, soulignent que du point de vue des termites, les oiseaux qui les dévorent sont leurs jaguars, l'humain ne



La fourmi *Paraponera clavata*, dont la piqûre est très douloureuse, est utilisée par plusieurs tribus d'indiens d'Amazonie dans leurs cérémonies
Cliché A. Wild à <http://myrmecos.net/>

voit plus l'animal comme il le voit d'ordinaire, mais tel que celui-ci se voit lui-même, en humain. Cette capacité de métamorphose trouve son expression dans des échanges permanents d'apparence, où les esprits des morts prennent forme animale et les humains se retrouvent par inadvertance transformés en animaux, ou encore lorsqu'un animal incorpore la forme d'un autre animal.

Cet animisme fonctionne d'abord par analogie avec les hommes. Les exemples où les Amérindiens identifient les non-humains, insectes ou autres, à leur image, sont innombrables. Le statut du "Maître des animaux", très commun en Amazonie, en est un : la fourmi du genre *Azteca* est, pour les Indiens du Bajo Urubamba⁴ (Pérou), la Mère de l'arbre *Cecropia* dont elle occupe les tiges, alors que pour les Caraïbes insulaires Kalinas⁵ (Brésil), une espèce d'amphisbène (probablement *Amphisbaena alba*), habitant du domaine souterrain de la Fourmi-manioc (*Atta cephalotes*), est conçue comme le Père de ces fourmis. Parallèlement, le nid est considéré par sa forme, sa structure et ses flux, comme un symbole majeur de la cosmologie amérindienne. L'association faite par les Shipibo⁶ (Pérou) entre le nid volumineux des abeilles et le ventre d'une femme enceinte est



Répartition des populations indiennes citées dans l'article

1. Roucouyennes 2. Aparai 3. Barasana 4. Bajo Urubamba 5. Kalinas 6. Shipibo
7. Andoké 8. Kayapó 9. Yanomani 10. Piaroa 11. Sateré-Mawé 12. Urubu-Kaapor
13. Makusis 14. Wayana

Fond de carte National geophysical data center à www.ngdc.noaa.gov/

également une représentation commune. Le nid peut être perçu comme un symbole cosmologique ou comme le lieu de la gestion de la vie sociale de par son organisation sociale similaire à la maison communautaire des hommes. S'il est globalement connoté du côté féminin, le nid demeure néanmoins inséparable des capacités masculines de reproduction et, notamment, de celles de l'aiguillon. Chez les Andoké⁷ (Colombie) et d'autres groupes du Nord-Ouest amazonien, ce sont les pères qui, chez les insectes sociaux, conçoivent les enfants, les nourrissent et les transforment en insectes adultes. C'est cependant souvent moins le côté organisation que le

côté guerrier que retiennent les Amazoniens. Organe reproducteur, mais également arme de guerre, l'aiguillon des fourmis ou des guêpes est surtout indispensable aux transformations des formes immatures en adultes guerriers. Parallèlement, les hommes adultes se comparent aux insectes et reproduisent leurs comportements : les guerriers Kayapó⁸ (Brésil) disent ressembler aux fourmis et, comme les insectes, marchent et chassent au sol ; de même le guerrier Yanomani⁹ (Brésil-Venezuela) imite avec violence la guêpe carnivore en frappant son arc de ses flèches.

■ LA FABRICATION DES CORPS ET LE VENIN

Si l'aspect de l'aiguillon en particulier, mais aussi d'autres caractères morphologiques, impressionnent fortement les Amérindiens, c'est



Kunana en plumes et vannerie, représentant un oiseau, utilisé lors du rituel du Maraké par les Indiens Wayana et Aparai - Cliché S. Guiraud/collection Jabiru Prod



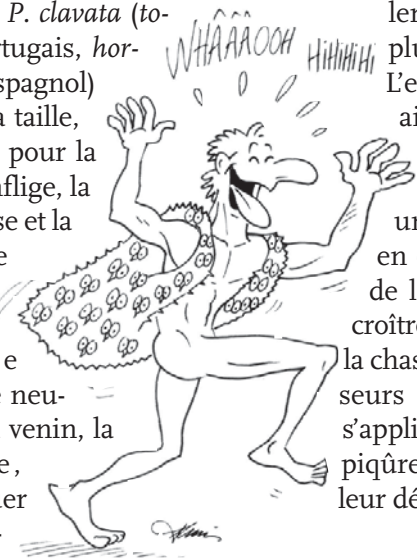
Kunana en forme de poisson de fabrication Wayana et Aparai - Cliché S. Guiraud/collection Jabiru Prod



Cette natte sur laquelle sont cousues des fourmis est fixée dans un gant en vannerie pour le rituel initiatique des jeunes garçons Sateré-Mawé. Ils doivent introduire leurs mains à l'intérieur pour y subir les piqûres des insectes. - Cliché S. Guiraud/collection Jabiru Prod

surtout, associée à ces caractères extérieurs, la toxicité souvent réelle du venin des insectes qui est crainte ou recherchée dans certaines cérémonies. L'aspect le plus important de cet animisme amazonien concerne en effet la circulation des substances à l'intérieur des corps : si les hommes et les insectes se distinguent par leur apparence, le monde est composé d'une même substance conçue comme une énergie, une force vitale. Cette énergie est particularisée par les corps des insectes, leur aiguillon, leurs mandibules, mais est surtout associée chez les insectes au venin, véritable nature prédatrice des insectes. C'est ce que montrent, par exemple, les cérémonies organisées par les Kayapó où les hommes se fabriquent un corps en subissant les piqûres de guêpes (*Polybia liliacea*, Hyménoptère Vespidé), animal mythique dont les caractères distinctifs sont dans la mythologie à l'origine de la culture Kayapó. Les douloureuses cérémonies d'initiation avec les insectes apparaissent alors souligner moins le courage et l'endurance indispensables que le renouvellement des dispositions naturelles, de l'énergie vitale de chacun des membres du groupe. Le fait que deux sociétés (pour ne citer que celles-ci) d'aires culturelles et linguistiques différentes, les Piaroa¹⁰ du bassin de l'Orénoque (Venezuela) et les Sateré-Mawé¹¹ du Centre du Brésil, utilisent la même espèce de fourmi *Paraponera clavata* (Hyménoptère

Formicidé) dans leurs cérémonies renforce l'idée d'un même usage animique de l'insecte et de son venin. Longue, robuste et d'un brun roux, la fourmi *P. clavata* (*to-candeira* en portugais, *hormiga balla* en espagnol) est, outre par sa taille, surtout connue pour la piqûre qu'elle inflige, la plus douloureuse et la plus paralysante de tous les insectes. Un microgramme de la principale neurotoxine de son venin, la poneratoxine, suffit à bloquer les transmissions du système nerveux de l'insecte piqué. Les piqûres sérieuses, chez les vertébrés, peuvent s'accompagner de tremblements incontrôlables, de suées, de nausées et de l'incapacité d'utiliser le membre atteint. La douleur dure de trois à cinq heures, puis diminue le lendemain, mais on estime que trente piqûres par kilogramme suffisent à tuer. Le nombre, les espèces et la fréquence des applications varient selon les groupes humains qui les utilisent et les initiés à qui ils les destinent. Les Urubu-Kaapor¹² (Brésil), par exemple, utilisent lors des premières règles des jeunes filles de longues cordes où six fourmis tapina'í (*Pachycondyla commutata*, aussi désignée comme *Neoponera commutata* ou *Termitopone commu-*



quées de manière répétée sur leur front et leur poitrine.

Les premiers observateurs à avoir décrit les épreuves de fourmis accordent plusieurs sens à ces cérémonies, sans toutefois les rattacher à une représentation ontologique et globale du vivant. L'animisme nous donne à voir différemment la position tant classificatoire que fonctionnelle des insectes dans les sociétés amérindiennes et montre que ce n'est pas l'appropriation d'une essence spirituelle qui est acquise au cours des épreuves de fourmis, mais selon les conceptions indigènes, l'énergie vitale des insectes, comme le suggèrent également des injections plus occasionnelles. L'effet recherché peut ainsi être immédiat : les Kayapó mélangent des fourmis à un pigment végétal et en enduisent le museau de leurs chiens pour accroître leur détermination à la chasse, alors que les chasseurs Makusis¹³ (Brésil) s'appliquent eux-mêmes les piqûres de fourmis avant leur départ en forêt. ■

L'auteur

Nicolas Césard est ethnologue. Ses travaux sur les insectes portent principalement sur l'Indonésie et l'Amazonie.

Contact : ncesard@wanadoo.fr

Pour en savoir plus

- Césard N., Deturche J., Erikson, P., 2003. L'utilisation des insectes dans les pratiques médicales et rituelles d'Amazonie indigène. In : *Les Insectes dans la tradition orale* (Elisabeth Motte-Florac & Jacqueline M.C. Thomas, eds). Paris Louvain-Peeters-SELAF (Ethnoscience), 633 p.
- Coudreau H., 1893, *Chez nos Indiens. Quatre années dans la Guyane française* (1887-1891), Paris, Librairie Hachette, 609 p.
- Crévaux J., 1883, *Voyages dans l'Amérique du Sud*, Paris, Librairie Hachette, 635 p.
- Descola P., 1986, *La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 450 p.